RÉVERBÉRATIONS

L’académisme de Fontenelle, de Paris à Berlin

# INTRODUCTION

Si l’on a tôt fait d’identifier « philosophie des Lumières », « progrès » et « modernité », l ’image qu’on en donne a parfois un caractère quelque peu abstrait ou naïf. Les avancées de la raison théorique auraient pour conséquence nécessaire de se traduire par des avancées du côté de la raison pratique, sans que l’on sache vraiment comment une telle opération s’effectue, ni comment elle se cristallise. Pourtant, la formation des académies a donné lieu à des discussions nombreuses au xviiie siècle qui illustrent que ces enjeux étaient le sujet de tensions. Entrer dans ces discussions permet de rendre plus sensible l ’hétérogénéité des postures, et conséquemment de complexifier la manière quelque peu simpliste de rapporter uniformément la pensée des Lumières à une idéologie du progrès de la « raison instrumentale » dont la modernité serait une sorte d’épiphanie[[1]](#footnote-1).

Il importe d ’initier une lecture proprement philosophique de considérations d ’ordres très variés sur le rôle des académies tel qu’il est formulé par les intellectuels qui gravitent autour d’elles. J’appelle *académisme* une certaine modalité de la pensée des Lumières qui suppose une manière, pouvant tolérer une certaine variation dans ses formulations, de penser la production, l’institution et l ’opération du savoir dans le champ social. L ’académisme constitue à ce titre un lieu théorique où se rencontrent des visions de la modernité, visions qui ont en partage le fait de considérer que les académies sont une manifestation de la différence des modernes en ce qui a trait à l’institution du savoir, mais qui peuvent tout à fait diverger sur la signification de cette différence.

Cette étude s’attarde donc à dresser une sorte de tableau des caractéristiques de l ’académisme de Fontenelle tel que l’on peut le reconstruire à partir de traces q u’il laisse dans son *Histoire de l ’Académie royale des sciences*, et de sa réception chez Samuel Formey, lui-même secrétaire de l’Académie de Berlin de 1748 à 1781, et rédacteur de son *Histoire*. L’intérêt de la démarche est justement de rendre visibles les variations que cet académisme peut accueillir, et ainsi d ’offrir un éclairage nouveau sur les manières dont la modernité s’y définit, et sur ce qui y est constitutif de la philosophie des Lumières.

FONTENELLE :

# DE L’HISTOIRE DE L ’ACADÉMIE AU PROGRÈS DE L ’ESPRIT HUMAIN

Pour comprendre l’académisme de Fontenelle, on doit situer ses remarques sur le rôle des académies en regard de la manière dont il envisage l ’histoire de l’esprit humain [[2]](#footnote-2). Depuis ses écrits sur  *L’Origine des Fables* et l’*Histoire des Oracles* ou la *Digression sur les Anciens et les Modernes*[[3]](#footnote-3), il est devenu évident pour Fontenelle que l ’esprit humain ne s ’étudie que par l’intermédiaire de ses « productions » que sont les arts et les lettres, les sciences et les techniques, les mœurs et les gouvernements, et que cette étude doit prendre le caractère d’une histoire afin de rendre compte des formes prises par l’esprit dans le temps, mais surtout aussi de voir toutes les erreurs dont il est susceptible lorsqu’il avance à tâtons. C’est de cette étude qu’émane le c onstat fontenellien que la condition des modernes est le résultat d’un changement important qui a entraîné une « nouvelle manière de penser » se répandant indifféremment dans tous les domaines du travail de l’esprit[[4]](#footnote-4). Or, si Descartes est le plus souvent présenté par Fontenelle comme le point de bascule de l’histoire de l’esprit, il faut, c omme on l’a montré ailleurs [[5]](#footnote-5), tenir c ompte du fait que c’est la fécondité de la science cartésienne, et non sa fondation métaphysique qui c onstitue une véritable rupture. Comme cela apparaîtra dans cette première partie, en dépit de son cartésianisme apparent, Fontenelle subvertit entièrement le dispositif cartésien de fondation de la science dans une expérience métaphysique en lui substituant un mécanisme institutionnel de régulation de la production des savoirs.

Pour lors, prenons une scène relativement typique, c omme celle que l’on trouve dans l ’*Histoire et Mémoires de l ’Académie Royale des Sciences* de 1701[[6]](#footnote-6). Fontenelle y raconte une suite de tractations liées à un mémoire envoyé par Jean Bernoulli pour faire suite à des découvertes présentées l’année précédente sur la phosphorescence du mercure dans les baromètres. La scène fait voir c omment la relation du naturaliste à son propre projet et à ses propres raisonnements est soumise à une série d’interférences par lesquelles son isolement – où il risque le solipsisme – est brisé. Bernoulli, nous est-il dit, a fourni à l ’Académie un « système » qui explique que le degré de phosphorescence serait corrélatif au degré de perfection du vide qui est fait au préalable dans le baromètre, le contact avec l’air produisant une pellicule qui diminuerait la luminosité du mercure.

Fontenelle explique alors que l ’Académie a essayé de reproduire l’expérience en respectant les conditions posées par Bernoulli, et que cela a c onduit à la construction de baromètres qui ne répondaient pas aux prédictions du savant. La narration par Fontenelle de l’échange qui s’ensuit illustre comment la fragilité de la raison humaine doit faire l’objet d’une compensation par le recours à un tiers. Homberg se saisit du problème à son tour et émet ses propres conjectures qui conduisent à de nouvelles expériences infirmant l ’hypothèse de Bernoulli. L’Académie lui écrit, et reçoit de nouvelles lettres de l’intéressé « pleines d’observations nouvelles, & de nouvelles preuves de son Système[[7]](#footnote-7) », parmi lesquelles se trouve un procédé de nettoyage avec une lotion à l ’esprit de vin qui a un caractère décisif :

Mais il se tenait si sûr de ses lotions, q u’il demanda qu’on lui envoyât ces Mercures avec toutes les précautions qu’on voudrait, & s’offrit de les renvoyer lumineux. La c onfiance qu’on eut à sa parole empêcha l ’exécution de ce qu’il proposait [[8]](#footnote-8).

Le tableau permet de rendre compte du fonctionnement de la *raison* scientifique *moderne* telle que la c onçoit Fontenelle : le savant fait une expérience, dont il s ’efforce de rendre compte par un « système » ; il soumet son hypothèse *et* son protocole expérimental à l’Académie qui charge d ’autres savants de reproduire l’expérience pour c onfirmer le « système », ce qui permet un retour vers le savant, qui doit alors relancer le processus de démonstration. La probité c onférée aux naturalistes, enfin, suffit à terme à mettre fin au doute et à la critique : l’Académie s’arrête et tranche en faveur (ou non) du « système ». On a donc un schéma où la raison individuelle est constamment mise en cause et fait l ’objet d’un contrôle institutionnel.

L’épisode ainsi raconté permet, par ailleurs, de compléter cette mise en scène du travail de cette *raison moderne* en l ’inscrivant dans le cadre plus général de la philosophie expérimentale, laquelle s’appuie, notamment, sur un art d’inventer qui réserve une place à l’erreur en montrant sa fécondité. Il arrive, par exemple, qu’elle mette l’ingéniosité en marche, et favorise ainsi le développement de systèmes auxquels on accordera son assentiment, et dont on retirera ensuite les erreurs qui ont d ’abord servi à leur élaboration :

Il est vrai que la Pellicule, que M. Bernoulli avait d’abord imaginée comme un obstacle à la sortie impétueuse de la matière subtile, ne paraît plus guère entrer dans ce Système, & qu’il suffit pour empêcher la lumière, que les interstices du Mercure occupés en partie & embarrassés de quelque matière étrangère qui ne s ’en dégage pas facilement, contiennent trop peu de matière subtile. Aussi la Pellicule fit-elle toujours de la peine à l’Académie ; mais vraie ou non, on lui a toujours l ’obligation d’avoir été la première pièce de l’ingénieux Système de M. Bernoulli, & de l ’avoir conduit à tout le reste [[9]](#footnote-9).

On aurait tort de penser que c ’est là un aspect conjoncturel ou anec- dotique : Fontenelle est en général assez clair sur la mise hors circuit de toute tentative de fonder le savoir scientifique. Déjà, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* présentaient la physique cartésienne sans jamais évoquer son socle métaphysique, et les *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles* faisaient l ’impasse sur la nécessité de recourir à Dieu ou à tout autre principe non matériel en physique. L ’*Histoire de l ’Académie royale des sciences*, pour sa part, met au clair le fait que la connaissance peut très bien progresser sans assise métaphysique :

Les premières notions de la Physique, l ’essence de la Matière, par exemple, & la nature du Mouvement, quoique les plus simples en elles-mêmes, ne sont pas les plus claires ; & ces Principes qu’il semblerait q u’on devrait connaître parfaitement, avant que d’aller plus loin, demeurent cependant assez peu connus, & on ne laisse pas d ’avancer[[10]](#footnote-10).

Cette mise entre parenthèses de la métaphysique est un thème récurrent de l’*Histoire*, mais si elle semble parfois, c omme ici, simplement être un corps de savoirs avec l’absence duquel on peut compter, Fontenelle ne manque pas, ailleurs, de nous informer sur les raisons épistémiques plus sérieuses de cette exclusion de l’Académie :

Nous n ’avons guère représenté le P. Malebranche que comme Métaphysicien ou Théologien, & en ces deux qualités il serait étranger à l’Académie des Sciences, qui passerait témérairement ses bornes en touchant le moins du monde à la Théologie, & qui s ’abstient totalement de la Métaphysique, parce qu’elle paraît trop incertaine & trop c ontentieuse, ou du moins d’une utilité peu sensible[[11]](#footnote-11).

La dénégation du besoin pour l ’esprit humain de se donner un point d’ancrage hors de lui-même se présente en fait selon deux régimes argumentatifs : le premier, que l’on vient de voir, s’appuie sur l’idée que la raison de *chacun* fait l’objet d’une régulation par la raison d’un témoin placé en tiers, comme Dieu l’est dans la métaphysique cartésienne. Seulement voilà : ce témoin n’est pas absolument transcendant par rapport à l ’expérience du sujet – c’est une société de gens doués de la même faillibilité –, si bien que la confirmation qu’il donne ne confère pas la certitude, mais seulement un ajout de vraisemblance. Il donne à penser, en revanche, q u’il y a une certaine unité de l’esprit humain qui confère à ses découvertes un degré de vraisemblance toujours plus grand au fur et à mesure que celles-ci trouvent des assises dans la cohérence globale du système des connaissances. En un sens, et c’est là le deuxième régime argumentatif, au travers de la systématisation progressive des connaissances, l ’esprit humain fait en quelque sorte l’expérience de sa capacité à rencontrer le vrai, c omme lorsque Saurin parvient par le calcul différentiel à résoudre le problème des sous-tangentes :

Toutes les fois que la Géométrie arrive à ces sortes de dispositions ou  *d’Ordonnances* bien réglées, c’est là par soi-même une preuve de vérité, & une preuve agréable, & cela d’autant plus que ces Ordonnances sont plus étendues[[12]](#footnote-12).

La vérité d ’une proposition ou d’un « système » dépend ainsi de la manière dont cette proposition ou ce « système » entre en résonance avec le savoir institué, ou encore institue de lui-même un savoir auquel des propositions et des « systèmes » vont se lier dans l’avenir. De ce point de vue, la garantie de vraisemblance d’une découverte découle à proprement parler de sa fécondité, entendue ici non seulement dans la perspective d ’une extension possible de son domaine d’application, mais aussi au sens où elle c ontribue à unifier le savoir. De ce point de vue, l’unité de la raison n ’est pas posée de manière originaire en Dieu, mais sert d’horizon « régulateur », si l’on veut, pour la détermination de ce qui peut accéder au rang de savoir. C ’est ce qui apparaît dans la fameuse « Préface sur l ’utilité des mathématiques et de la physique », l’un des textes-phares de l’effort de promotion de l ’Académie par Fontenelle :

Jusqu’à présent l’Académie des Sciences ne prend la Nature que par petites parcelles. Nul Système général, de peur de tomber dans l ’inconvénient des Systèmes précipités dont l’impatience de l’esprit humain ne s’accommode que trop bien, & qui étant une fois établis, s ’opposent aux vérités qui surviennent. […] Ainsi le Recueil que l’Académie présente au Public n’est composé que de morceaux détachés, & indépendants les uns des autres, dont chaque Particulier, qui en est l’Auteur garantit les faits & les expériences, & dont l’Académie n’approuve les raisonnements qu’avec toutes les restrictions d’un sage Pyrrhonisme. Le temps viendra peut-être que l ’on joindra en un corps régulier ces membres épars, & s’ils sont tels qu’on les souhaite, ils s’assembleront en quelque sorte d’eux-mêmes [[13]](#footnote-13).

« Le temps viendra peut-être »… L’expression indique bien que la science doit s’accoutumer à exister sans fondation ultime, sans que l’unité de son système ne lui soit donnée d ’avance, et en conservant, à l ’égard des raisonnements qui lient les expériences les unes aux autres, une attitude de « sage pyrrhonisme ». Elle est, pour ainsi dire, sans autre objet que l ’expérience collective que les êtres humains font du monde.

Ce qui filtre au travers de ces remarques, c’est aussi une *transformation du sujet de la c onnaissance*, lequel n ’est plus le *moi* du *cogito*, mais le *nous* que recouvre l’expression « esprit humain », et que l’Académie incarne – preuve en est cette remarque saisissante de l ’Éloge de Chirac :

Chaque Médecin particulier a son savoir qui n ’est que pour lui, il s’est fait par ses Observations & par ses Réflexions certains principes, qui n’éclairent que lui ; un autre, & c’est ce qui n ’arrive que trop, s’en sera fait de tout différents, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non seulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s’accorder pas. […] M. Chirac voulait établir plus de communication de lumières, plus d’uniformité dans les Pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Paris auraient composé une Académie, qui eût été en correspondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Pays étrangers, qui l’eussent bien voulu[[14]](#footnote-14).

La dimension importante de cette description est que l’académisme tel qu’il est compris par Fontenelle fait exploser l’Académie elle-même en l’ouvrant sur un réseau de correspondants dont elle recueille les expériences, produisant, par abstraction, un état de notre compréhension d’un phénomène. Prenant l ’exemple de la pleurésie, il écrit :

Dans un temps où les Pleurésies, par ex. auraient été plus communes, l’Académie aurait demandé à ses Correspondants de les examiner plus particulièrement dans toutes leurs circonstances, aussi bien que les effets pareillement détaillés des Remèdes. On aurait fait de toutes ces Relations un Résultat bien précis, des espèces d ’Aphorismes, que l’on aurait gardés cependant j usqu’à ce que les Pleurésies fussent revenues, pour voir quels changements ou quelles modifications il faudrait apporter au premier Résultat. Au bout d’un temps on aurait eu une excellente Histoire de la Pleurésie, & des Règles pour la traiter, aussi sûres q u’il soit possible. Cet exemple fait voir d’un seul coup d’œil quel était le Projet, tout ce qu’il embrassait, & quel en devait être le fruit[[15]](#footnote-15).

De cette manière, c’est véritablement l’Académie comme corps qui devient l’ancrage du véritable sujet de la connaissance, puisque c’est elle qui est le dépositaire des observations spontanées, de leur organisation en système, et de l ’expérimentation programmée qui s’assure de l’adéquation du système avec les phénomènes. Elle est aussi ce qui assure la pérennité des savoirs et instaure de la continuité dans le processus de leur élaboration. Le commentaire de Fontenelle sur le projet de Chirac est ainsi très clair sur le fait que l ’organisation d’une académie en réseau permet de pallier au fait que les savoirs sont fragmentés et dispersés. L ’Académie a le pouvoir de transcender les limites temporelles et spatiales des sujets que sont les savants pour faire de l’esprit humain le lieu où les savoirs se cumulent et se mettent en relation de manière totalement autonome.

C’est l ’un des traits de cette extension du sujet du savoir à l’esprit humain que de fonctionner dans deux directions, où chaque fois l’Académie incarne une sorte de relais : elle reçoit le fruit d’observations qui arrivent d’elles-mêmes de la part de ses membres, elle les met en forme, raisonne, trouve des systèmes, auxquels elle redonne ensuite à ses membres la tâche de leur donner plus de c onsistance. De la sorte, elle cesse d ’être dépendante du hasard, et peut se donner un programme :

Quoique le Flux et le Reflux ait passé pour une merveille impénétrable à l’esprit humain, peut-être la cause en est-elle découverte, & tout l ’honneur en serait dû à M. Descartes. Mais ce qui pourra paraître surprenant, on peut plutôt se flatter d’avoir le Système, que s’assurer d’avoir les Phénomènes avec assez d’exactitude. L ’Académie songea donc à tirer de différents endroits des Observations sur le Flux & le Reflux, faites par des gens habiles, & à profiter d’un avantage qu’elle avait pour cela, le plus grand qu’elle pût jamais souhaiter. […] Il ne fut donc question que de dresser un Mémoire sur la manière d’observer, qui serait envoyé sous son autorité dans tous les Ports de France[[16]](#footnote-16)…

Et ce qui est ici relation bidirectionnelle avec ses membres est, pour Fontenelle, redoublé par la relation que l’Académie entretient avec le public : le travail d ’historien – souvent à tort réduit à un exercice de vulgarisation – q u’il a entrepris à titre de secrétaire visait ouvertement à répandre « l ’esprit géométrique » hors du strict domaine de la philosophie naturelle et, ce faisant, à produire une véritable c ulture scientifique, laquelle, en retour, favorisera un esprit d ’invention dont se nourrira l’Académie[[17]](#footnote-17). Cette dernière est donc une sorte d ’*opérateur* qui c onfère à l’esprit humain – dont le travail n ’a pas commencé avec elle – une plus grande puissance[[18]](#footnote-18).

Fontenelle a, depuis son renouvellement en 1700, contribué à définir le rôle et l’organisation de l’Académie[[19]](#footnote-19) : c’est alors en effet qu’il en devient le secrétaire, et la rédaction de son histoire deviendra un lieu permanent d’inscription du programme qu’elle poursuit et de la manière dont elle s’y prend. L’idée est ainsi de montrer que l’histoire de l’Académie participe d’une histoire longue de l’esprit humain qui a cherché ses modalités de fonctionnement à tâtons. *De l’Origine des Fables* défendait déjà la c ontinuité entre les mythes de l’Antiquité et la philosophie des modernes sur la base du fait que c ’est toujours la même raison qu’on y voit à l’œuvre, mais une raison, au départ, prise dans une oralité qui recompose sans cesse ses productions et en efface l’origine. La *Digression sur les Anciens et les Modernes*,pour sa part, ajoutait à ce constat que la rupture entre deux âges tient surtout à la « manière de raisonner », laquelle est visible parce que le témoignage écrit permet de c omparer les ouvrages d’époques diverses. L ’*Histoire du renouvellement de l’Académie* ajoutera à la particularisation de la modernité la question de l ’institutionnalisation du savoir. Fontenelle y oppose notamment l’Académie royale des sciences de Paris en train de se constituer aux précédentes en montrant que ces dernières n ’avaient, pour ainsi dire, pas encore saisi réflexivement ce dont elles étaient capables. Dans les premières académies : « L’amour des sciences en faisait presque seul toutes les lois[[20]](#footnote-20) ».

Ainsi, mues par un simple affect, les premières académies vivant au gré des passions, sont soumises à des effets de dissolution et de recomposition qui rendent leur travail souvent aussi fragmentaire et disséminé que lorsqu’il est le fait d’individus isolés : c’est qu’elles ne se sont pas encore ressaisies elles-mêmes dans un véritable corps. La mouture seconde, en revanche, est précisément l ’effet d’une c ompréhension de ce que peut être la puissance d’un tel corps, qui se laisse décrire par le jeu d ’une métaphore politique – rappelant Bacon et Hobbes – lui donnant toute sa signification.

De là se forma une Compagnie presque toute nouvelle, pareille en quelque sorte à ces Républiques, dont le Plan a été conçu par les Sages, l orsqu’ils ont fait des Lois, en se donnant une liberté entière d ’imaginer, & de ne suivre que les souhaits de leur raison[[21]](#footnote-21).

Ce passage fait voir que la cristallisation de l’Académie résulte d’une volonté politique, mais le geste remet l’institution immédiatement sous la seule autorité de la raison : ce sont les « sages » qui lui donnent sa loi, et non la volonté politique du Prince. De sorte que l’opération qui permet aux académies de passer du statut de sociétés informelles associées aux bienfaits d’un prince ou d’un seigneur à celui d’institutions officielles de la monarchie, cette fois liées non à la personne du roi, mais à l’État dont il est le représentant, ressemble à un anoblissement : c’est bien un gain de privilèges dont Fontenelle fait l ’histoire, et non un assujettissement, puisque les savants cessent d’être à la solde d’une volonté particulière et s’affranchissent du caprice pour se mettre sous la gouverne de la seule recherche de la vérité.

La manière de faire voir l’intérêt de cette démarche royale, c’est de souligner q u’il y aura, si l’on veut, retour sur investissement[[22]](#footnote-22). Fontenelle argue ainsi que l ’Académie pourra remplir la fonction de conseillère du roi : c ’est le caractère *désintéressé* de la recherche qu’on y fait qui la rend bonne conseillère. En lieu et place d’un ministre philosophe (Machiavel), historien (Naudé) ou théologien (Richelieu), toujours susceptible de succomber à ses propres préjugés ou passions, l’Académie, en transcendant les individualités qui la c onstituent, attache les décisions politiques à la lumière de la raison. Au fil des découvertes q u’elle fait, des vérités qu’elle établit, elle fournit des indications sur ce qu’il c onviendrait de faire dans le cadre d’une politique éclairée, c omme lorsqu’en 1716, une sorte particulière de café est trouvée sur l’île de Bourbon (a ujourd’hui La Réunion), près de Madagascar :

Ce serait un avantage pour le Royaume d’avoir une Colonie, d’où il pût tirer ce fruit qui a une vogue si prodigieuse. La différence du Café de l ’Île de Bourbon à celui d’Yémen serait peut-être à l ’avantage du premier, quand elle serait bien connue, sinon on pourrait trouver le moyen de la corriger[[23]](#footnote-23).

D’où cette remarque au détour d ’un éloge :

Une Nation, qui aurait pris sur les autres une certaine supériorité dans les Sciences, s ’apercevrait bientôt que cette gloire ne serait pas stérile, & qu’il lui en reviendrait des avantages aussi réels, que d’une marchandise nécessaire et précieuse dont elle ferait seule le c ommerce[[24]](#footnote-24).

La politisation de l’Académie a un effet en retour sur sa vie en tant que sujet de la connaissance où s’incarne un esprit humain sans autorité divine pour garantir la vérité de son savoir, ou pour orienter ses recherches. Les interdits qui visent à limiter l ’action de la *libido sciendi* doivent être revus au nom de l’utilité qui est attendue de la recherche qui, tant qu’elle est condamnée à attendre des ressources du hasard, voit sa progression limitée. Sur ce point, l’un des exemples qui est c onstamment convoqué par Fontenelle pour faire valoir la nécessité d’écarter les préventions morales et religieuses est évidemment celui de la dissection, que l’Église réprouve. Fontenelle n’hésite jamais à l ’écorcher au passage :

Si l ’on ouvrait un plus grand nombre de corps, que ce que l’usage permet d’en ouvrir, on trouverait avec le temps par toutes les conformations particulières, de grands éclaircissements sur la c onformation générale[[25]](#footnote-25).

Ainsi, l’affranchissement des savants par leur entrée à l’Académie leur permet d ’accéder à un domaine qui est proche de celui des libres penseurs – celui d’une pensée sans entrave, sans autorité. L’enjeu n’est pas lié à une c ontestation de telle ou telle croyance : c’est, bien plutôt, la constitution d ’un certain rapport à nos croyances. De sorte que ce à quoi s ’oppose ce que l’on pourrait appeler l ’ *esprit de recherche*, mais qui est déjà, au fond, l ’esprit scientifique, n’est rien moins que la superstition. C’est ce que montre un éloge de Ruysch, qui a découvert un procédé qui permet de c onserver les corps des cadavres plus longtemps :

Après un premier feu, quelquefois cependant assez long, essuyé de la part de l’ignorance ou de l ’envie, la vérité demeure ordinairement victorieuse. […] Les sujets nécessaires pour les dissections, & que la superstition populaire rend toujours très rares, périssaient en peu de jours entre les mains des Anatomistes, & lui, il savait les rendre d’un usage éternel. L’Anatomie ne portait plus avec elle ce dégoût, & cette horreur, qui ne pouvaient être surmontés que par une extrême passion. On ne pouvait auparavant faire les démonstrations q u’en Hiver ; les Étés les plus chauds y étaient devenus également propres, pourvu que les jours fussent également clairs. Enfin l ’Anatomie, aussi bien que l’Astronomie, était parvenue à offrir aux Hommes des objets tout nouveaux, dont la vue leur paraissait interdite[[26]](#footnote-26).

Et encore, l’obstacle n’est pas tant la superstition ou la religion en tant que telles, que la propension à arrêter le savoir, à considérer son état actuel c omme un état définitif – en dernière analyse, tout dogmatisme. Le rapport adéquat à nos propres croyances doit intégrer une part de scepticisme[[27]](#footnote-27) sur la base du fait que les avancées du savoir ne sont jamais dotées d’une certitude suffisante pour que l’esprit s’y fixe définitivement. Ainsi, le pyrrhonisme à l’égard des raisonnements étend sa sphère d’application jusqu’aux observations elles-mêmes :

D’Anciennes Observations, quelque exactes q u’elles aient été, & les conclusions qu’on en a tirées, ne doivent pas passer pour des vérités qu’il ne soit plus permis de révoquer en doute, ni pour des choses réglées auxquelles on ne touche plus. Qui sait si les sujets n’ont point changé depuis les Observations ? Il faut toujours revoir, toujours retourner sur ses pas, & ne se croire jamais dans une possession paisible des vérités physiques[[28]](#footnote-28).

En un sens, ce qui se joue, c’est la définition d ’une *politique de la recherche*, et ce, à deux niveaux.

Dans un premier temps, Fontenelle fait valoir, page après page, la nécessité de laisser absolument libre cours à la recherche[[29]](#footnote-29). On ne saurait dresser un plan ou une méthode *a priori* de la science à venir, il faut au contraire laisser à eux-mêmes les savants qui, suivant leurs trajectoires singulières, ne manqueront pas d ’apporter leurs fruits aux travaux de l’Académie, même de manière inattendue :

Il arrive souvent aux Chimistes, & aux autres Physiciens, qu’en chemin d’une vérité purement spéculative, ils rencontrent quelque chose d ’utile[[30]](#footnote-30).

Cette position est cependant tempérée par l’idée que les normes du vrai, même si elles changent, évoluent de manière unidirectionnelle, et peuvent et doivent être adoptées de manière consensuelle par l’Académie, laquelle est en mesure en même temps, par sa constitution propre, de les revoir. On se souviendra, notamment, de cette injonction claire :

Amassons toujours des vérités de Mathématique et de Physique au hasard de ce qui en arrivera, ce n’est pas risquer beaucoup. Il est certain qu’elles seront puisées dans un fonds d ’où il en est déjà sorti un grand nombre qui se sont trouvées utiles[[31]](#footnote-31).

À un autre niveau, cette *politique de la recherche* doit s ’entendre comme une réponse à ce nouveau rapport à nos croyances qui s’implante avec la montée de l ’Académisme : c’est que la légitimité du pouvoir ne peut plus s’acquérir par l’appui d’une caste reconnue comme ayant un rapport privilégié à la vérité – par exemple une caste religieuse. Au contraire, elle lui viendra désormais de sa capacité à produire les conditions institutionnelles de la recherche de la vérité. Descartes avait sa morale par provision, c ’est-à-dire un ensemble de règles à suivre en attendant que la vérité soit atteinte, mais aussi qui dispose adéquatement à sa recherche : Fontenelle propose une véritable *politique provisoire*, qui sera celle des États modernes[[32]](#footnote-32). C’est tout l ’appareil théologico-politique qui est ici mis à mal, sous prétexte qu’il relève d’une rationalité ancienne qui cherche à se perpétuer, alors que son temps est fait.

Dans cette politique, l ’État s’appuiera sur ses savants[[33]](#footnote-33), et leur activité savante sera la preuve publique de la probité de l ’État. Mais, de manière plus fondamentale, il devra instaurer un climat politique qui favorise l’échange libre d ’idées et limite toutes les formes d’adoration pouvant tendre au fanatisme. Il ne s ’agit évidemment pas, ici non plus, d’une politique fondée sur un désespoir de la raison, mais simplement sur sa mise en marche vers la vérité.

Pour cet amas de matériaux, il n’y a que des Compagnies, & des Compagnies protégées par le Prince, qui puissent réussir à le faire, & à le préparer. Ni les lumières, ni les soins, ni la vie, ni les facultés d’un Particulier n’y suffiraient. Il faut un trop grand nombre d ’expériences, il en faut de trop d’espèces dif- férentes, il faut trop répéter les mêmes, il les faut varier de trop de manières, il faut les suivre trop longtemps avec un même esprit34.

On voit alors que la protection du Prince est avant tout une garantie de la liberté des savants – de leur indépendance comme assurance du désintéressement de la recherche qui peut seule convenir à la noblesse de l’entreprise. En clair : l ’intérêt de l’État sera mieux servi si ses serviteurs sont désintéressés, et ceux-ci seront désintéressés s ’ils ne sentent pas leur dépendance face au Prince. L ’Académie formera, ainsi, une noblesse qui ne sera ni de robe ni d’épée, une noblesse qui n’est pas c onférée par la naissance, mais par l’*ethos*.

En effet, la noblesse naturelle qui est celle des académiciens, et qu’en fin de compte l’institution de sa compagnie officialise, est l’un des *leitmotive* des *Éloges*, lesquels servent donc d’illustration constante de l ’existence d’une caste d’individus dévoués à la tâche d’étendre le royaume de l ’esprit humain. Les savants ne deviennent académiciens qu’à la faveur de la démonstration de leur amour pour la science, lequel s’acquiert souvent *en dépit* des parents et de l’école, en dépit du danger et des obstacles. Ainsi Joseph Sauveur est-il décrit c omme un *soldat* de la science, puisqu’il va jusqu’à se rendre sur des théâtres d’opérations pour y faire des observations :

Il exposait sa vie, seulement pour ne négliger aucune instruction, & l ’amour de la Science était devenu en lui un courage guerrier35.

(Simone Mazauric, « Fontenelle : sciences, libertinage et politique », *Revue Fontenelle*, no 6-7, *op. cit.*, p. 280).

1. « Préface sur l ’utilité des mathématiques et de la physique », *HMARS*, 1699, *op. cit.*, p. xviii.
2. « Éloge de M. Sauveur », *HMARS*, 1716, p. 79-87, ici p. 83.

Le modèle de l ’honnête homme dressé par Fontenelle au fil des *Éloges* est de ce point de vue des plus instructifs relativement à ce qui est en train de s’instituer comme un *ethos* faisant office de modèle de l’individualité moderne. S’il est vrai q u’il faut pouvoir entretenir avec ses propres croyances un rapport de distance, c ’est qu’est reconnue la nécessité de faire en sorte que la recherche de la vérité s ’effectue dans un climat caractérisé par la *douceur* de mœurs, c ’est-à-dire sans amourpropre outrancier, sans dureté dans la critique. On l’apprend parfois *a contrario* , ce qui montre que c’est un idéal vers lequel on tend[[34]](#footnote-34), et qui n’est jamais pleinement réalisé, comme lorsque certains savants nous sont montrés trop irascibles, et conséquemment c omme manquant de la civilité requise par l ’Académie – c’est le cas d ’Antoine Parent, que Fontenelle traite assez sévèrement :

La recherche de la vérité demande dans l ’Académie la liberté de la contradiction, mais toute société demande dans la c ontradiction de certains égards, & il ne se souvenait pas assez que l ’Académie est une société[[35]](#footnote-35).

Non seulement il est question ici de se rappeler que l ’Académie est une société, mais Fontenelle est bien souvent conduit à énoncer que la diversité des points de vue peut s’avérer être un facteur de fécondité :

Le grand avantage des compagnies résulte de cet équilibre des caractères[[36]](#footnote-36).

En bref, l’académisme de Fontenelle apparaît comme attaché à un programme où les questions de vérité et de légitimité politique sont intimement liées d’une manière nouvelle, ou moderne – bien que prolongeant à n’en pas douter la modernité déjà en marche chez Bacon et ses émules de la Royal Society, de même que chez les académiciens italiens[[37]](#footnote-37). C’est l ’arrangement spécifiquement fontenellien des différentes caractéristiques de l ’académisme qui lui donne son originalité, arrangement qui est très organique et dont émane une vision claire de ce que pourrait être la modernité, q u’on peut résumer en cinq points : 1) l’effacement d ’un recours à un fondement métaphysique pour garantir la vérité de la science, en lui substituant 2) la c onstitution d’un sujet collectif qui rend possible une pérennisation du savoir, une accumulation historique et géographique des données. Cette extension de la recherche suppose 3) l ’établissement d’une indépendance complète de l ’Académie, laquelle est seule en mesure de servir l’intérêt politique de l’État qui la met sur pied, 4) mise sur pied qui commande pour sa part d ’adopter une « politique par provision », c ’est-à-dire un système reconnaissant que sa fondation même doit être à même de se laisser transformer par la science à venir, étant entendu que (5) cette science est assurée du désintéressement complet de ceux qui y travaillent, en favorisant le développement d’un véritable *ethos* de chercheur.

# LA NORMALISATION BERLINOISE

En 1745, quand Frédéric II entreprend de réformer l ’Académie de Berlin, c’est Samuel Formey qui, à titre de secrétaire, se charge de théoriser le rôle et le fonctionnement de l ’Académie (bien que d’autres académiciens, comme Maupertuis, écrivent également sur le sujet[[38]](#footnote-38)). De Fontenelle à Formey, si quelque chose reste de l ’académisme du premier, c’est peut-être au détriment de ce qui en fait l’essentiel. On le verra dans ce qui suit : la spécificité de la reformulation berlinoise de la théorisation philosophique des statuts et des fonctions de l’Académie est q u’elle raffine l’affirmation de la modernité que l ’on trouve chez Fontenelle, mais q u’elle le fait au prix d’un détournement qui annonce déjà la méprise dont souffrira jusqu’à aujourd’hui une compréhension répandue de l ’idéal des modernes.

On a affaire à une sorte de chiasme : au fur et à mesure que s’intensifie la légitimation des académies, que se normalise leur existence et que se standardise leur production, s ’amenuise en même temps leur puissance transformatrice. On pourrait dire que, jusqu’à un certain point, le fait même que leur légitimité ne soit pas en crise illustre ce q u’il en est d’elles : leur présence dans le paysage sociologique a été stabilisée et circonscrite, les académies ne dérangent plus, elles ont été… assujetties. Peut-être faudra-t-il voir dans le mouvement encyclopédique *et sa critique des académies* une sorte de constat que l’institution d’un corps académique est encore, pour le pouvoir, une manière d’instrumentaliser le savoir plutôt que de s ’en faire l’instrument…

Pour illustrer cette structure c hiasmatique, il est utile de lire les textes de Formey où il traite de l’Académie et ceux où il est question de Fontenelle. Ces derniers seront laissés de côté ici, mais ils pourraient faire l ’objet d’une étude à eux seuls, tant Formey s ’y montre maître dans l ’art de l’éloge ironique. Fontenelle y apparaît c omme un bel esprit d’un siècle révolu, et dont l’attachement au cartésianisme illustrerait le caractère dépassé. Toutefois, c’est bien aussi la définition fontenellienne d’un certain esprit moderne qui y est visé. Dans les textes qui théorisent l’appareil académique, Formey, pourrait-on dire, offre le portrait d ’une autre modernité en marche, laissant ainsi le projet fontenellien en plan.

Cette mise à distance de Fontenelle laisse pourtant filtrer, ici et là, une certaine proximité qui illustre c omment, peut-être malgré lui, Formey a poursuivi son effort d ’institution d’une pensée de l ’académie. Comme Fontenelle, d’ailleurs, il présentera cette pensée, de manière générale, toujours sous la forme d’apartés, dans ses introductions aux volumes de l’*Histoire de l’Académie royale des sciences et des belles-lettres de Berlin*, dans des discours brefs présentés sous la forme de *Considérations* ou d’*Essais*, ou encore au fil des *Éloges* des académiciens.

Partant de ces derniers, l’analyse des modalités d’énonciation de Formey tend à montrer qu’il confère à l’exercice du genre hagiographique une fonction légèrement différente de celle qui lui est attribuée par Fontenelle. Suivant un plan pourtant assez similaire, en apparence, à celui généralement adopté par Fontenelle, qui passe par l’enfance, les premiers travaux, la reconnaissance publique, la mort, pour se terminer par un portrait moral du savant, Formey accentue certains traits : il insistera, par exemple, sur la lignée dont le savant est issu, s ’il le peut, ou glissera rapidement sur le fait q u’il vient d’une famille bourgeoise, insistant ensuite sur son caractère de « bon élève », là où Fontenelle souligne souvent à gros traits son mépris de « l ’école » ou de la vocation que ses parents ont prévue pour lui. Ainsi, les savants de l ’Académie de Berlin apparaissent plus jeunes destinés à devenir des membres de l’illustre c ompagnie, alors que ceux de l’Académie de Paris le deviennent souvent contre vents et marées. L’*Éloge de M. de Beausobre* est exemplaire à ce sujet :

Charles Louis de Beausobre, Pasteur de l ’Église Française de Berlin, & Membre de l’Académie Royale, naquit à Dessau le 24 Mars, 1690. Nous n ’irons point chercher d’autre illustration à son origine que celle q u’il tire d’un Père, qui a tenu l ’un des premiers rangs dans l’Église & dans la République des Lettres. Ce n’est pas qu’on ne trouve dans la Famille de Beausobre les prérogatives dont on ne manque guère de faire un étalage fastueux, dans celles qui n’en ont point d ’autres ; mais nous les croyons trop étrangères à la Vie d ’un Ecclésiastique & d ’un Savant, pour y insister[[39]](#footnote-39).

De la même manière, le récit fontenellien aime à montrer que c ’est à l’Académie qu’il revient d’avoir découvert un talent et de l’avoir signalé au public : c’est elle qui élit, et la sanction royale arrive simplement pour c onfirmer le choix ; Formey, de son côté, aime à montrer que le savant s ’est d’abord illustré, q u’il a reçu des honneurs des princes et des monarques, et que la nomination à l’Académie relève d’une sorte de couronnement. Ainsi, extrait du même éloge :

Lorsque l ’Ouvrage fut imprimé, ils eurent l’honneur d ’en présenter le premier Exemplaire, vers le commencement de 1718 au Roi Frédéric Guillaume, de glorieuse mémoire, à qui il était dédié. Ce Monarque le reçut avec bonté, & témoigna à ces deux Ministres qu’il était disposé à leur faire éprouver des marques réelles de sa bienveillance42.

Si M. de Beausobre n’était pas de l’Académie, il méritait depuis longtemps d’en être. Mais il a presque toujours été éloigné des postes & des prérogatives qui semblaient lui être dues… L ’Académie lui rendit justice au mois d’Octobre de l’année 1751[[40]](#footnote-40).

L’éloge signé Formey, moins orienté sur l’*ethos* du savant que l’Académie viendrait c onsacrer et cultiver, donc moins orienté sur le rôle transfor- mateur et civilisateur de l ’Académie, fait fonctionner le système en sens inverse : elle prend elle-même un caractère honorifique et se trouve ainsi surtout propre à entériner l ’*ethos* que l ’État monarchique dont elle est un rouage a déjà défini comme honorable.

Ce qui transparaît ici, c’est une c onception différente de ce que signifie une *politique de la recherche* : ce qui c ommande l’institution de l’Académie est le besoin pour la monarchie de Frédéric de travailler à sa propre glorification par la démonstration de sa capacité à mobiliser les forces savantes de l ’Europe. De ce point de vue, l’annexion des aca- démies déjà existantes ne constitue pas un affranchissement, mais une mise sous tutelle. En fait, Frédéric Ier normalise un état de fait pour s ’en approprier les bénéfices sous la forme d ’un « ornement » :

Personne n’ignore comment l ’idée de ces Compagnies savantes naquit en Europe dans le siècle passé, & comment on les a vu se multiplier à l’envi dans les principaux Royaumes de cette partie du Monde. […] L’utilité déjà reconnue de ces Sociétés fit donc souhaiter à FRÉDÉRIC I. d ’enrichir sa Capitale d ’un semblable ornement[[41]](#footnote-41).

Les Lettres Patentes pour l’érection de cette Société furent datées du 11 Juillet MDCC. jour de naissance du Monarque qui était venu au Monde le 11 Juillet MDCLVII. […] et le jour solennel de l’inauguration fut fixé au 19 Janvier MDCCXI. On avait célébré la veille l ’Anniversaire du Couronnement de FRÉDÉRIC I. & cette seconde Fête méritait bien d ’être en quelque sorte liée à la première45.

Formey, dans l ’« Histoire du renouvellement », s’attache à montrer que la vie de l ’Académie de Berlin ne peut être racontée sans que soient décrits les aléas de la monarchie prussienne, rappelant par-là que l’institution demeure éternellement sous la dépendance de la volonté du Prince. Le ton, parfois à la limite de la flagornerie, finit par donner l’impression que la *politique (monarchiste) de la recherche* ne se donnera pas pour unique plan directeur celui que lui ordonne la raison scientifique – c’est la raison d ’État qui, malgré tout, est déterminante.

Cet ordre de choses n ’est pas innocent. S’il est vrai que l ’histoire de l ’esprit humain, chez Fontenelle, impose d’accepter que les normes du savoir peuvent varier dans le temps et d ’une discipline à l’autre, et donc forcer une réorganisation constante des domaines du savoir, et une extension possible du territoire de la raison à des sphères dont on la croyait exclue, Formey substitue à ce pluralisme épistémologique une séparation claire et permanente des domaines de légitimité. Ainsi, s’il est vrai que l ’Académie de Berlin accomplit en son sein une *réconciliation* importante des disciplines, c ’est en même temps dans le sillage d’une clarification importante de son statut en regard d ’autres institutions dont elle est environnée : Formey, donc, produit les distinctions qui permettent de structurer le désordre des productions de l ’esprit, commençant par quelques exclusions :

J’entends par [ Académies] les Sociétés ou Compagnies de gens de lettres, établies pour la culture & l’avancement des Sciences. Je n ’y comprends pas les Académies qu’on nomme des Arts ; à plus forte raison celles qui ont pour objet les exercices du corps. Ces établissements entreraient plutôt dans la notion des Universités […] quant aux Belles-Lettres […] je les restreins à leurs parties théorétiques & didactiques[[42]](#footnote-42).

C’est que l ’Académie a son domaine propre – à d’autres institutions reviennent d ’autres territoires. Ainsi, un an plus tard il écrit :

Si [la lutte contre l’ignorance et la barbarie] est faisable, ce n’est qu’à des Corps, à des Compagnies, q u’elle est réservée. L’union des forces les augmente. Quand de semblables Corps jouissent de la c onsidération qui leur est due, ils peuvent être le soutien de la bonne cause dans l’étendue de leur sphère & de leur vocation. L’Église veille au dépôt sacré de la Religion ; les Tribunaux au maintien des Lois : c’est aux Académies à faire régner un savoir épuré, solide, fécond en fruits précieux[[43]](#footnote-43).

Formey adopte une position qui c onsiste à narrer l’histoire à partir de la fin, posant le présent comme *terminus ad quem* : au lieu que les académies, comme chez Fontenelle, soient l ’effet de forces historiques aveugles que l ’esprit humain saisit réflexivement pour en intensifier l’opération sans préjuger de ce q u’elles auront à devenir, Formey présente l ’état actuel des institutions comme norme pour évaluer l’écart qui nous sépare d ’un passé révolu, mais qui prend désormais un sens. Dans le premier cas, la modernité ne prétend pas être porteuse de la signification du passé, elle s’en fait l ’héritière, elle ne parle pas *pour* le passé, mais *avec* lui, elle ne prétend pas en révéler la signification cachée, mais incarner l’une de ses directions possibles. Formey au contraire s ’éloigne toujours plus de ses prédécesseurs. Ainsi, après avoir donné un « échantillon du ton qui régnait alors [au xiie siècle] dans les c onversations des Savants », il s’écrit : « Quelqu’un pourrait-il bien évaluer à quelle distance l ’esprit humain était alors du point auquel nous le voyons parvenu[[44]](#footnote-44) ? » Il ajoute alors :

Je ne ferai pas remonter fort haut la naissance des Académies, telles que je viens de les définir. Quand on aurait la c omplaisance de qualifier ainsi la Société de gens de lettres que Charlemagne établit par le c onseil d’Alcuin, je n’y verrais q u’une ombre & une ébauche très imparfaite des Académies modernes. Je sais que ce Prince fit choix des plus beaux Génies de son Empire, & qu’il ne dédaigna pas d’être leur Confrère. C’est assurément tout ce q u’il pouvait faire ; mais, ce qui était impossible pour lui, c’était de créer des objets propres à occuper une Académie, & de rendre ses Académiciens capables de les traiter. […] Aussi les siècles de fer & de plomb succédèrent-ils à ces fausses lueurs de savoir[[45]](#footnote-45).

Ce réglage de la légitimité enfin conquise des instances qui font autorité chacune dans leur domaine c onfère à l’Académie des sciences et des belles-lettres un rôle fondamental dans le fonctionnement moderne de l’élaboration du savoir tel que le conçoit Formey. Il ne s’agit pas simplement d’augmenter la fécondité du travail de l’esprit humain en donnant aux savants les moyens de récolter et d’échanger, de systématiser et de relancer la recherche expérimentale. Formey veut que l’Académie serve d’autorité surplombant l ’activité de l’esprit. En tant que bras épistémique du pouvoir royal, elle prolonge et dissémine le rapport que le politique entretient *déjà* avec la vérité :

Le public littéraire est naturellement disposé à consulter les Compagnies savantes, & à regarder leurs réponses comme des décisions, des Oracles. […] Un demi-siècle d’une semblable Dictature sagement exercée par une Académie, produirait les changements les plus avantageux dans l’étendue des contrées sur lesquelles son exemple a une influence immédiate, & ne pourrait q u’être utile à tout le reste du genre humain[[46]](#footnote-46).

La métaphore de la dictature – si on la met dans la balance avec celle de la République utilisée par Fontenelle – fournit une indication claire de la manière dont le rôle de l’Académie est pensé : c’est, en un sens, elle, et elle seule, qui constitue le sujet du savoir, et l’esprit humain est le réceptacle de ce qui s’y détermine comme tel. Elle n’ébranle pas l’ordre théologico-politique, elle le conforte au contraire, p uisqu’elle vient s ’installer aux côtés de l’Église dans le cercle des institutions qui donnent au Prince son lien privilégié avec la vérité, lien qui est le ferment de son autorité politique.

Cette place insigne que Formey voudrait donner à l ’Académie le conduit d ’ailleurs à juger, en 1770, qu’il faudrait que ce soit à cette institution que revienne la charge de réaliser une *Encyclopédie* digne de ce nom – l’ouvrage élaboré en France s ’étant, de son point de vue, soldé par un échec prévisible, une société de gens de lettres étant une organisation trop lâche pour une telle tâche : « Je voudrais qu’une Académie des Sciences se chargeât de cette entreprise [la réécriture de l ’*Encyclopédie*], & que ce fut la nôtre[[47]](#footnote-47) ». La tâche de l ’Académie n’est pas, de ce point de vue, d’infuser une culture scientifique dans le public, mais de lui transmettre la science faite, science q u’il admettra comme savoir avéré. C’est pourquoi l ’Académie est à la science ce que l’Église est à la religion : elle détermine ce qui est vrai et le transmet au public[[48]](#footnote-48). Toute la différence de style et de c onfiguration des *Histoires* de ces deux académies se tient là. Dans celle de l ’Académie parisienne, on voit un Fontenelle qui met l’accent sur un double exercice 1) de formation du public à l’esprit scientifique, formation qui passe souvent par l’exemplification de ce q u’est une discussion scientifique qu’il réalise lui-même avec le mémoire qu’il présente, y insérant des commentaires, des c ompléments ou des critiques, et 2) d ’histoire de l’esprit humain, procédant par la mise en relation des mémoires avec l’histoire des disciplines concernées, avec d’autres mémoires présentés dans les années antérieures, *etc*. L’*Histoire* de Formey opte pour un mode plus factuel, et reste focalisée sur la vie de l’Académie, si bien q u’on a plutôt l’impression d ’une spectacularisation de la science en train de se faire que d’une invitation à y participer.

On comprend pourquoi, dans sa préface de 1745, Formey informe son lectorat que l’Académie de Berlin aura un système de classe tout différent de celui que l ’on trouve ailleurs : il s’agit d’embrasser ce qui ailleurs est subdivisé en plusieurs académies, sciences (mathématiques et physique) et belles-lettres, et d ’y ajouter une classe de *philosophie spéculative*. Et Formey de justifier cette décision :

La Métaphysique est sans contredit la Mère des autres Sciences, la Théorie qui fournit les principes les plus généraux, la source de l’évidence, & le fondement de la certitude de nos connaissances. Ces beaux caractères ne convenaient pas à la vérité à la Métaphysique des Scolastiques, terre ingrate, qui ne produisait guère que des ronces et des épines. Et c omme on n’en c onnaissait point d’autre, lorsque les principales Académies ont été fondées, on l ’a laissée à l’écart avec une espèce de dédain […]. II était donc bien naturel de saisir avec avidité ces heureuses ouvertures, & de travailler en quelque sorte à polir & à perfectionner des Clefs qui ouvrent tout ce qui peut être ouvert à l ’Intelligence humaine. C’est le but de la Classe Philosophique[[49]](#footnote-49)….

La présence d’une classe de philosophie spéculative est donc bien, pour Formey, une manière de répondre aux décisions prises par les académies antérieures, lesquelles, se limitant trop aux sciences expérimentales ou aux arts, se livrent à l’élaboration d’un savoir sans fondation adéquate, sans certitude, sans délimitation claire de ses frontières – ce qui l’a peut-être rendu dangereux pour la foi. Ce qui était pour Fontenelle une chance – celle de voir la science faire l ’économie d’un cadre métaphysique contraignant – apparaît pour Formey comme un risque à endiguer[[50]](#footnote-50). En constituant une classe de philosophie spéculative, Formey juge que l’Académie de Berlin confère à la philosophie un rôle surplombant, celui de donner ses principes à la science, et donc de limiter aussi son domaine d ’investigation, prix que la raison accepte ici de payer pour garantir sa liberté[[51]](#footnote-51). C’est déjà, quelques décennies plus tôt, une esquisse de la réponse kantienne à la question « qu’est-ce que les Lumières ? », où, pareillement, le philosophe demande à Frédéric II de lui laisser toute liberté de penser en l’assurant de ne pas sortir de bornes qui auront été fixées *a priori*.

# CONCLUSION

Ce que j ’ai essayé de montrer ici, c’est q u’il existe dans le champ même du travail philosophique de théorisation et de justification du rôle et du mode de fonctionnement des académies, au xviiie siècle, des tensions fondamentales, qui, à mon sens, renvoient à des manières différentes de comprendre le sens et le projet de la modernité. Formey et Fontenelle en incarnent, de manière saillante, deux polarités intéressantes. Pour le premier, la formation de l ’Académie annonce le triomphe d’une modernité qui est déjà incarnée par la monarchie prussienne, laquelle se dote d’un État et de dispositifs de gouvernance qui signent le triomphe d’une raison qui est en pleine possession d’elle-même. C ’est pourquoi ces dispositifs reflètent l ’organisation de l’esprit humain lui-même : une Église pour fixer ses fins, une Académie pour sa vie terrestre, et un Souverain qui sait les faire cohabiter en harmonie. La garantie du progrès indéfini de la raison est donnée par la solidité et la rigidité du cadre, et la certitude qu’il incarne une sorte d’état définitif de la compréhension de l’esprit humain par lui-même. Pour le second, au contraire, la modernité n’est pas *encore* ce qui est réalisé, mais ce qui est désormais en marche. Ce qui c onstitue une chance de la faire triompher n’est pas la monarchie française, mais ce qui lui est soutiré par l’Académie au nom de la modernisation nécessaire de l’État qui ne s’accommode plus d’autre chose que d’une raison en train de se c onstituer, et qui, pour y parvenir, demande d’échapper aux dispositifs hétéronomiques de gouvernance. Si l’esprit humain se trouve ainsi représenté dans la forme que se donne l’État, c’est non pas en tant q u’il s’y donne une forme définitive, mais en tant qu’il accepte la nécessité de son remodelage permanent. Et pour cause : l’Académie est ce à quoi aspirent les modernes sur le fond d’une pensée utopique, comme en fait foi l ’Institut des Sciences et des Arts de Bologne, dont Fontenelle dit : « On croit voir l ’Atlantide du Chancelier Bacon exécutée, le songe d ’un savant réalisé[[52]](#footnote-52). Or, le propre de cette utopie est justement de donner à voir une modernité *sans fin*, une modernité *inquiète*, « nom assez convenable aux Philosophes modernes, qui n’étant plus fixés par aucune autorité cherchent & chercheront toujours[[53]](#footnote-53) ».

Mitia Rioux-Beaulne

Université d’Ottawa

1. Je pense bien sûr ici aux thèses fondatrices de T. Adorno et M. Horkheimer, exprimées dans *La dialectique de la Raison. Fragments philosophiques* (traduction d’É. Kaufholz), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1974, p. 21-57. Mais on sait toute l’importance de ce texte pour la réception des Lumières au xxe siècle. [↑](#footnote-ref-1)
2. Voir, sur cette notion et le rôle de Fontenelle dans son développement, l’ouvrage classique de Jean Dagen : *L’Histoire de l ’esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet* , Paris, Klincksieck, 1977. [↑](#footnote-ref-2)
3. Pour ces trois textes, on se réfèrera à : Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, sous la direction de S. Audidière, Paris, Classiques Garnier, 2015. [↑](#footnote-ref-3)
4. Ainsi : « L’esprit géométrique n’est pas si attaché à la géométrie q u’il n’en puisse être tiré, et transporté à d ’autres connaissances… L ’ordre, la netteté, la précision, l’exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique, qui se répand plus que jamais… », « Préface sur l ’utilité des mathématiques et de la physique, et sur les travaux de l’Académie des Sciences », dans *Histoire et Mémoires de l’Académie Royale des Sciences*, 1699, p. i-xix, ici p. xii. Toutes les références à l’*Histoire et Mémoires de l ’Académie Royale des Sciences* seront toujours faites sous la forme *HMARS*, suivi de l ’année de référence, renvoyant non à l’année de publication, mais à l’année dont il est fait l’histoire. L’orthographe a été modernisée. [↑](#footnote-ref-4)
5. Je me permets ici de renvoyer à mes propres travaux antérieurs sur la question : RiouxBeaulne, Mitia, « What is Cartesianism ? Fontenelle and the Subsequent Construction of Cartesian Philosophy », dans D. Antoine-Mahut, S. Nadler, T. Schmaltz, *The Oxford Handbook of Descartes and Cartesianism*, Oxford, Oxford University Press, 2019, p. 481495 ; « Ne livrer que la moitié de son esprit : Fontenelle devant Descartes », *Corpus. Revue de philosophie*, no 61, « Matérialisme et cartésianisme », 2011, p. 241-262. [↑](#footnote-ref-5)
6. « Sur le phosphore du baromètre », *HMARS*, 1701, Physique générale, p. 1-8. [↑](#footnote-ref-6)
7. *Ibid.*, p. 5. [↑](#footnote-ref-7)
8. *Ibid.*, p. 6. [↑](#footnote-ref-8)
9. *Ibid.*, p. 7. [↑](#footnote-ref-9)
10. « Sur la continuation du mouvement », *HMARS*, 1701, Physique générale, p. 14-15, ici p. 14. [↑](#footnote-ref-10)
11. « Éloge du P. Malebranche », *HMARS*, 1715, p. 93-114, ici p. 108. [↑](#footnote-ref-11)
12. « Sur un cas particulier des tangentes », *HMARS*, 1716, Géométrie, p. 45-47, ici p. 47. [↑](#footnote-ref-12)
13. « Préface sur l ’utilité des mathématiques et de la physique », *HMARS*, 1699, *op. cit.*, p. xix. [↑](#footnote-ref-13)
14. « Éloge de M. Chirac », *HMARS*, 1732, p. 120-130, ici p. 127. [↑](#footnote-ref-14)
15. *Ibid.*,p. 127-128. [↑](#footnote-ref-15)
16. « Sur le flux et le reflux », *HMARS*, 1701, physique générale, p. 11-13, ici p. 11. [↑](#footnote-ref-16)
17. Sur ce point, voir les analyses de J. B. Shank, dans : *Before Voltaire. The French Origins of ‘‘N ewtonian” Mechanics, 1680-1715*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2018, p. 298 *sq.* S.Gaukroger (*The Collapse of Mechanism and the Rise of Sensibility. Science and the Shaping of Modernity, 1680-1760*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 237) affirme que l’habilité de Fontenelle a justement été de transformer le statut et les aspirations de la philosophie naturelle en leur donnant une place dans la République des Lettres. [↑](#footnote-ref-17)
18. « L’affranchissement pour Fontenelle est un processus collectif, qui prend tout son sens au sein d ’une communauté, envisagée sur deux niveaux : le public et les savants. Le principe moteur d ’un discours scientifique, dont la nature profonde est d’être en constante évolution, est donc le partage, fondant la société des savants sur une forme de c ommunisme des idées et des découvertes », Armand Guilhem, « Science et politique chez Fontenelle : une dynamique de l ’affranchissement », *Revue Fontenelle*, no 6-7, « Fontenelle, l’histoire et la politique du temps présent », Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2010, p. 325-335, ici p. 335. [↑](#footnote-ref-18)
19. Simone Mazauric (*Fontenelle et l ’invention de l’histoire des sciences à l ’aube des Lumières*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2007, p. 83) souligne en effet que le système de références par lequel Fontenelle renvoie d ’un volume à l’autre sert à « favoriser la construction de l ’identité de l’institution, par le moyen de la c onstitution de sa mémoire, contenue dans ces volumes ». [↑](#footnote-ref-19)
20. Bernard le Bouvier de Fontenelle, *Histoire du Renouvellement de l’Académie Royale des Sciences en 1699*, Paris, Boudot, 1708, p. 35-68, ici p. 36. [↑](#footnote-ref-20)
21. *Ibid.*, p. 39. Au sujet de cette métaphore, A. Niderst (*Fontenelle*, Paris, Plon, coll. « biographique », 1991, p. 202) écrit : « On peut, en effet, regarder la nouvelle Académie des sciences c omme un État idéal. Un compromis raisonnable y est institué entre la démocratie et la monarchie ». [↑](#footnote-ref-21)
22. Robin Briggs (« The Académie Royale des Sciences and the Pursuit of Utility », *Past & Present*, no 131, mai 1991, Oxford University Press, p. 38-88, ici p. 39) place Fontenelle parmi ceux qui ont c ontribué à promouvoir l’utilité des Académies, notamment par le développement des sciences appliquées. [↑](#footnote-ref-22)
23. « Observations botaniques », *HMARS*, 1716, botanique, p. 34-35. [↑](#footnote-ref-23)
24. « Éloge de M. du Verney », *HMARS*, 1730, p. 123-131, ici p. 126. [↑](#footnote-ref-24)
25. « Diverses observations anatomiques », § II, *HMARS*, 1701, anatomie, p. 50-57, ici p. 51. [↑](#footnote-ref-25)
26. « Éloge de M. Ruysch », *HMARS*, 1731, p. 100-109, ici p. 105. [↑](#footnote-ref-26)
27. Susana Seguin (« Du discours sur la nature au langage scientifique », *Revue Fontenelle*, no 6-7, *op. cit.*, p. 311-324, ici p. 324) parle à ce sujet de scepticisme ponctuel, c ’est-à-dire pouvant s ’accommoder d’un optimisme quant à la formation diachronique du savoir. [↑](#footnote-ref-27)
28. « Sur les eaux de Passy », *HMARS*, 1701, chimie, p. 62-66, ici p. 62. [↑](#footnote-ref-28)
29. Comme le dit Michel Blay (« Science, c onception de la science et politique de la science chez Fontenelle », *Revue Fontenelle*, no 6-7, *op. cit.*, p. 283-294, ici p. 294) : « Fontenelle en inventant, au plein sens du terme, la politique de la recherche, a souligné qu’il ne pouvait pas y avoir de développement de la connaissance sans liberté, sans, si je puis dire, une organisation par l ’État de cette liberté ». Cette réflexion est reprise dans son article intitulé « Quand les politiques de la science et de la recherche oublient les leçons des Lumières », *Raison présente*, no 172, « Lumières présentes », octobre-décembre 2009, p. 59-69, ici p. 69. [↑](#footnote-ref-29)
30. « Sur les sels volatils des plantes », *HMARS*, 1701, chimie, p. 70-71, ici p. 71. [↑](#footnote-ref-30)
31. « Préface sur l ’utilité des mathématiques et de la physique », *HMARS*, 1699, *op. cit.*, p. xi. [↑](#footnote-ref-31)
32. Sur ces questions, voir notamment : J. Dagen (« Fontenelle et l ’invention de la politique », *Littératures classiques*, no 55, vol. 3, « Libertinage et politique au temps de la monarchie absolue », 2004, p. 131-143, ici p. 136), qui écrit du politique : « réalité d ’ensemble qui se modifie dans le cours de l’histoire, l’élément culturel y jouant un rôle décisif, sous le nom, chez Fontenelle, de philosophie, et selon le sens d ’une évolution philosophique qu’on ne saurait interpréter que comme manifestation d’un progrès dont l’institution religieuse doit faire les frais ». [↑](#footnote-ref-32)
33. « C’est durant [la Régence] que Fontenelle proclame le plus explicitement la volonté de mettre la science et les savants au service de l’État, au nom de la recherche du bien public » [↑](#footnote-ref-33)
34. Voir les analyses de Lorraine Daston (« The Ideal and Reality of the Republic of Letters in the Enlightenment », *Science in Context*, vol. 4, no 2, automne 1991, Cambridge University Press, p. 367-386, ici p. 379 *sq.*), qui fait remarquer que, précisément, l ’idéal est souvent en porte-à-faux par rapport à la réalité. [↑](#footnote-ref-34)
35. « Éloge de M. Parent », *HMARS*, 1716, p. 88-93, ici p. 90. [↑](#footnote-ref-35)
36. « Éloge de M. du Verney », *HMARS*, 1730, *op. cit.*, p. 123-131, ici p. 127. [↑](#footnote-ref-36)
37. Voir, à ce sujet, l’article de Pierre Girard au sein de ce recueil. [↑](#footnote-ref-37)
38. Voir, à ce sujet, l’article de Christian Leduc au sein de ce recueil. [↑](#footnote-ref-38)
39. « Éloge de M. de Beausobre », *Histoire de l ’Académie royale des sciences et belles lettres*, tome IX, année 1753, p. 525-532, ici p. 525. Comme pour l’histoire de l’autre académie, nous utilisons ici, par convention, l’année de référence de l’histoire, non celle de sa publication. Pour distinguer ces volumes de ceux de l’autre académie, nous utiliserons l’abréviation *HAB*. 42 *Ibid.*, p. 527. [↑](#footnote-ref-39)
40. *Ibid.*, p. 530-531. [↑](#footnote-ref-40)
41. « Histoire du renouvellement de l ’Académie en MDCCXLIV », *HAB*, tome I, 1745, p. 1-9, ici p. 2. 45 *Ibid.*, p. 3. [↑](#footnote-ref-41)
42. « Considérations sur ce qu’on peut regarder aujourd’hui comme le but principal des Académies, et comme leur effet le plus avantageux », *HAB*, tome XXIII, 1767, p. 367381, ici p. 370. [↑](#footnote-ref-42)
43. « Considérations sur ce qu’on peut regarder aujourd’hui comme le but principal des Académies, et comme leur effet le plus avantageux. Second Discours », *HAB*, tome XXIV, 1768, p. 357-366, ici p. 364. [↑](#footnote-ref-43)
44. « Considérations… », *HAB*, 1767, *op. cit.*, p. 371. [↑](#footnote-ref-44)
45. *Ibid.*, p. 370. [↑](#footnote-ref-45)
46. « Considérations… Second Discours », *HAB*, 1768, *op. cit.*, p. 366. [↑](#footnote-ref-46)
47. « Littérature moderne », *Nouveaux Mémoires de l ’Académie royale des sciences et belles-lettres*, *HAB*, année 1770, p. 51-60, ici p. 55. Il convient de noter que dès 1756, Formey avait formé le projet de faire une réduction de l’*Encyclopédie* – réduction qui se chargerait aussi de « corriger » les « erreurs » des encyclopédistes. Voir à ce sujet : Georges Roth, « Samuel Formey et son projet d ’“Encyclopédie réduite” », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, 54e année, no 3, juillet-septembre 1954, Presses universitaires de France, p. 371-374. [↑](#footnote-ref-47)
48. Alexander Schmidt (« Scholarship, Morals and Government : Jean-Henri-Samuel Formey’s and Johann Gottfried H erder’s Responses to Rousseau’s *First Discourse* », *Modern Intellectual History*, vol. 9, no 2, août 2012, Cambridge University Press, p. 249-274, ici p. 260) fait justement remarquer que « *Formey declared the regulation of scholarship to one of the central aims of t oday’s academies* ». Selon le même commentateur, pour Formey, le désaccord permanent des hommes de lettres fait de l’état des lettres un état comparable à l ’état de nature hobbesien – l ’académie doit donc en devenir le Léviathan. [↑](#footnote-ref-48)
49. Préface*, HAB*, 1745, p. v-vi. [↑](#footnote-ref-49)
50. Évidemment, cette manière de voir n ’est pas nécessairement représentative de l’ensemble des académiciens de Berlin – voir à ce sujet les textes de Daniel Dumouchel et Christian Leduc du présent recueil. [↑](#footnote-ref-50)
51. En un sens, Formey donne une justification philosophique à ce qui existe depuis les premières académies c omme l’Accademia dei Lincei, qui interdisait toute discussion de politique et de religion. Mais, pour ces premières académies, c ’était toujours pour des raisons purement pragmatiques, c omme le respect de règles de civilités qui font éviter les sujets susceptibles de générer des disputes (Yves Gingras, Peter Keating et Camille Limoges, *Du Scribe au savant. Les porteurs du savoir de l ’Antiquité à la révolution industrielle*, Montréal, Boréal, 1999, p. 265 *sq.*). [↑](#footnote-ref-51)
52. « Éloge de M. le c omte Marsigli », *HMARS*, 1730, p. 132-143, ici p. 140. [↑](#footnote-ref-52)
53. *Ibid.*, p. 139. [↑](#footnote-ref-53)